

## LES TROIS JUPONS Francine de Martinoir

Dans les siècles passés, au XVIIIe surtout, je crois, les femmes de condition aisée voulant séduire portaient sous leur robe trois jupons superposés, on disait alors des jupes, qui possédaient un nom, la discrète, la friponne, la secrète. S'il n'y avait qu'une jupe, elle n'avait pas de nom. La discrète couvrait les deux autres, les cachait, les annonçait, les mettait en valeur dans une progression, une gradation de la vue, dont elle était la figure emblématique, au jeu, symbolisé par la seconde, puis à l'intimité, représentée par la troisième, un art de la lenteur et de l'attente que la fiction libertine a su utiliser. Ces belles, endormies depuis longtemps, retenues seulement par le souffle des romanciers ou dans l'espace des peintures, livrent une petite leçon à notre époque tonitruante où, comme le disait Andy Warhol, tout le monde est célèbre un quart d'heure et où, à la notion de discrétion, semblent n'être liées que des connotations négatives. La discrétion pourtant n'est pas la réserve, elle n'est pas l'effacement, ni la modestie, et si l'on s'amuse à scruter le noyau du mot, jeu qui, en un temps où les mots sont regroupés, tronqués, parqués dans les messages électroniques, pourra paraître désuet - mais qu'importe ? - on retrouvera, comme le narrateur de la Recherche le découvrait dans les patronymes de la côte normande, le scintillement du latin. Discrétion vient du verbe cerno, " voir ", discerno signifiant " distinguer, séparer ", discretus, le participe passé, " ce qui a été remarqué ". Une même origine attache " discrétion ", " secret ", " discernement ", tous les trois viennent du même verbe, cerno. Le secret, c'est d'abord ce qui est mis à l'écart, lui aussi vient d'un participe passé, secretus, signifiant " ce qui a été distingué, séparé, caché ". Seul un petit préverbe différencie à l'origine le discret et le secret. Et on trouve le même dans " discernement " et dans " discrétion ". Le secret est dès lors présent dans la discrétion, cette notion que l'on retrouve au hasard des lectures dans les rites et les mythes de nos vieilles civilisations, des aristocrates anglais refusant jadis de mettre des vêtements neufs et les faisant porter d'abord par leur valet de chambre à Brummell déclarant que la véritable élégance ne devait pas être apparente, ou aux vieux Chinois qui, lorsqu'on leur demandait des nouvelles de leurs enfants en disant " comment vos petits princes ? " répondaient : " Vous voulez parler de mes chiens puants ? " On a souvent, il est vrai, attribué cette antique politesse à un réflexe de superstition, présente dans beaucoup de civilisations archaïques, le besoin de se cacher par crainte d'attirer l'attention et la jalousie des dieux, par peur de se rendre coupable de l'ubris à l'œuvre dans la tragédie grecque, de provoquer l'envie, la haine, l'invidia latine, et ici aussi nous retrouvons le verbe voir, invideo signifiant " regarder de travers ", tenter de porter malheur, c'est le " mauvais œil " qu'il faut écarter, éviter. La discrétion cache, couvre, protège ; liée au secret, elle n'est pas l'effacement, mais la mise en scène du visible. Et si les êtres et les choses, les mots ou les formes sont tous apparents, accessibles de la même façon, on peut redouter de n'avoir plus rien à voir. C'est le drame de beaucoup de romans contemporains, présentés sous les projecteurs de la publicité, dotés d'une visibilité totale, d'une lisibilité absolue, dans une immédiateté qui supprime les arrière-plans et les arrière-mondes, et où rien ne peut plus être révélé. Et dans " révélé ", on retrouve le voile - encore le latin -, le voile de Véronique que les artistes d'aujourd'hui ont souvent oublié. La révélation, qu'elle soit de l'ordre de l'art ou de la foi, est à l'opposé de la proximité, de la promiscuité. Dans une œuvre littéraire, le voile, forcément différent suivant les créateurs, est toujours là pour protéger " l'image dans le tapis ". Même si les œuvres ne témoignent pas toutes d'une obsession de la discrétion comme celles de James, on y trouve toujours ce motif discret, secret, que parfois l'écrivain ne saurait définir tout seul, irréductible d'ailleurs à toute délimitation, toute définition, et inséparable du texte. Et même au théâtre, où tout se joue dans l'instant, la signification doit être livrée avec le voile du langage, de l'attente, de la tension. Il suffit d'opposer, à ce que l'on a appelé " le théâtre citoyen ", produit par les épigones de Brecht, et dans lequel les leçons politiques sont assénées au spectateur, celui de Claudel déclarant que l'on va au théâtre parce que l'on ne sait pas qui l'on est, où l'on est, ce que l'on vit et où l'on va et où l'on espère se retrouver dans ce qui est visible sur le plateau. Discrétion et métaphysique font bon ménage sur la scène aussi. Cette méconnaissance de la discrétion, Cristina Campo la déplorait déjà il y a près de quarante ans : " Dans quelques années, écrivait-elle, les nuances délicates du langage chez les divers personnages de Proust apparaîtront tout aussi énigmatiques que le Livre des morts égyptien ou que les stèles funéraires étrusques. " Constatant que " nous régressons, semble-t-il, vers une époque de pachydermes dont il serait déshonnête d'exiger que l'art du cristal leur soit familier ", elle déplorait la disparition de la litote courtoise, et de l'understatement anglais. Mais il se peut qu'un mot, qu'elle aimait beaucoup, et dont elle reconnaissait qu'aucune définition ni aucune traduction n'épuisait son sens, la sprezzatura italienne, ait retenu, beaucoup plus que le français " discrétion ", ces éléments d'un art de vivre dans un monde aussi loin de nous que celui du Corteggiano de Balthazar Castiglione. Dans la sprezzatura, il y a de l'aisance, de l'élégance, un brin de désinvolture, de la hauteur, une certaine méfiance de soi-même, et pour Cristina Campo, la meilleure définition en était celle que d'Annunzio avait donnée du style : " une puissance isolante ". C'est donc le mot italien qui a le mieux retenu ce que l'on oublie de voir dans le français "

discrétion ". Quelque chose d'un peu altier et conquérant, lié aux jeux du visible et de l'invisible, inséparable donc, du fameux discernement, et vers quoi le latin nous ramène. Cette discrétion était celle des libertins amis de Pascal, Miron, le duc de Roannez ou le chevalier de Méré, et en ces temps d'intégrisme où le religieux et le politique se confondent volontiers, on a envie de rappeler leur devise : " À l'extérieur, comme le veut la coutume, à l'intérieur, comme il nous plaît " - Foris, ut mos est, Intus, ut libet. Discrétion des signes extérieurs, richesse de l'intériorité, que le discernement permet de découvrir. Le contraire de la discrétion, du secret, c'est la transparence, glorifiée parfois, comme gage d'égalité, mais à l'œuvre, on le sait bien aujourd'hui, dans tous les régimes totalitaires. C'est aussi le " m'as-tu vu ? ", qui suppose chez ceux qui regardent une ignorance complète des subtilités permises par la discrétion. Pascal remarquait que, " à mesure que l'on a plus d'esprit on voit qu'il y a plus de gens originaux " et il ajoutait que les gens ordinaires ne voyaient pas entre les êtres autant de différences.

#### Politesse et sainteté

Il est vrai que le discernement est un mot attaché à l'univers de la foi, mais il mérite lui aussi d'être décapé. Sans doute évoque-t-il d'abord des discussions philosophiques comme le XVIIe siècle les affectionna, aimables dissertations autour d'éléments définis à l'avance, et liées à une scolastique capable de toujours séparer le vrai du faux. Et Dieu sait que nous avons toujours aimé condamner au nom de la vérité ! Le discernement, c'est cette " fine pointe de l'âme " dont parle le cardinal de Bérulle, c'est ce qui est accessible dans le Troisième ordre de Pascal . Ce dernier pourtant, reconnaissons-le, ne put échapper au dessèchement opéré par Port-Royal. Le discernement resta attaché le plus souvent à des notions morales et, le cartésianisme aidant, l'on oublia, ou étouffa, parce que discrètes, de l'ordre du privé, du secret, la métaphysique et la mystique. Au temps de ce que l'abbé Brémond appelait " la métaphysique des saints ", le foisonnement de l'époque de François de Sales, de Bérulle, de Surin, de madame Acarie, de madame Guyon ou de Fénelon, héritiers de la mystique allemande, flamande, italienne ou espagnole, fut peu à peu écrasé. Et Henri Brémond lui-même, si clairvoyant pour le Grand Siècle, a été particulièrement myope en ce qui concerne Thérèse de Lisieux, pour laquelle il avait prédit un enfoncement rapide dans l'oubli, se montrant peu sensible à la discrétion, à la " petite voie " de celle qu'Elisabetta Rasy a appelée " une sainte terminale ", c'est-à-dire de notre temps déserté par les épiphanies, une époque où le christianisme en tant qu'institution risque de devenir éxangue à force d'avoir si longtemps réduit le discernement au domaine de l'entendement, du rationnel et du moral, d'avoir condamné le corps, le surnaturel, le rêve, et ignoré la mystique, par définition discrète, voire souterraine. Évidemment, si la sprezzatura paraissait déjà à Cristina Campo destinée à disparaître il y a trente ou quarante ans, les signes du désastre semblent s'être multipliés depuis lors. Et l'on peut se demander ce que de telles notions - la discrétion, le discernement, le secret - peuvent représenter pour un jeune de notre temps, non pas seulement en tant que valeur, mais aussi en tant qu'outil de travail, d'arme pour se défendre dans un monde féroce et souvent vulgaire, où ce qui prime, ce n'est même plus l'image, l'apparence, mais le reflet, le virtuel, où la première devise est " savoir se vendre " et où tout se vend, même le simulacre. Ne sera-t-il pas amené à penser que choisir la discrétion serait suicidaire ? Reconnaissons alors que, pour les décennies passées, la responsabilité des intellectuels, ou prétendus tels, est grande, à l'égal d'une nouvelle " trahison des clercs ", jetant la civilisation par-dessus bord. L'angélisme, s'il n'est pas accompagné de discrétion, est vite exterminateur. Et la barbarie n'est pas loin. François de Sales ne disait-il pas que la politesse est le commencement de la sainteté ? L'angélisme rousseauiste des années soixante-dix, laïc et politique, a fait bien du mal. Pour avoir jeté la suspicion sur la culture, considérée il y a trente ans comme une parure de classe, pour s'être ensuite très bien intégrés à la société de masse, en se précipitant devant les médias, les mêmes hommes ont laissé s'engloutir l'immense continent des gens originaux dont parlait Pascal. Jadis il voulaient écrire " pour le peuple ", ils rêvent aujourd'hui d'écrire " peuple ", parce que l'argent a supprimé le voile de Véronique, ce voile qui doit protéger le sens et y conduire. Désormais, tout ce qui vit de discrétion, de secret, de discernement - l'art, la littérature, la foi, la création - sera encore plus souterrain, comme des samizdats, dans l'ombre, parce que lié aux ténèbres. La littérature sera de plus en plus une pratique discrète, une société secrète, l'art, la foi aussi. On peut, pour la société, rêver un instant à ce qu'avait inventé Balzac, lui qui, pressentant les malheurs des temps à venir, avait imaginé les Treize de Ferragus, mais aussi les Frères de la Consolation, ces cinq personnes s'activant de manière discrète, presque occulte, pour soulager les misères, dans L'Envers de l'Histoire contemporaine. On dit que dans certains pays où d'immenses fortunes s'édifient en quelques jours, les nouveaux riches prennent des leçons de maintien. Il est regrettable qu'on ne les ait pas persuadés que la lecture de Virgile, d'Homère, ou de Goethe fait partie de l'élégance, comme un signe extérieur de prospérité et que l'on ne puisse suggérer au grand public, sensible, dit-on, à l'importance des marques - de voitures, de

sacs ou de parfums - qu'il existe aussi des repères analogues pour l'art ou la littérature, repères plus discrets certes, mais tout aussi importants et permettant d'éviter la marchandisation, le formatage. Le programme drôle et pathétique du monsieur Jourdain de Molière - la danse, mais aussi la philosophie et les mathématiques - le désir de réapprendre la grammaire chez les bourgeois de Labiche ou le pédantisme de ceux qui citaient du latin au XIXe siècle à l'aide des pages roses des dictionnaires, cette imitation maladroite et passionnée des formes de la culture, paraissent infiniment respectables quand on songe à la barbarie qui menace certaines classes désormais dirigeantes.

\* Francine de Martinoir est l'auteur, notamment, de *Catherine de Sienne ou la traversée des apparences* (1999) et *Véronique revient* (2003), publiés aux Éditions du Rocher.